



APRÈS LA VICTOIRE



Bien souvent on imagine le saisissement d'un homme qui, tombé dans le sommeil au mois d'août 1914, se réveillerait au début de cette année et ne se reconnaîtrait plus au milieu du monde bouleversé. Une surprise aussi vive secoue les musiciens que la guerre arracha à la vie artistique et qui ont vécu quatre ans et demi loin, très loin du monde musical au point de n'en avoir recueilli que de rares et vagues échos. Mais ces musiciens que renua si profondément, que déracina la grande secousse, s'ils restent stupéfaits, c'est, au contraire, de l'imaginaire dormeur, devant l'immobilité et la pérennité invraisemblable du milieu où la paix les ramène : le bouleversement général n'a rien changé aux mœurs artistiques ; dans la convulsion universelle, la surface des petites mares stagnantes de nos institutions musicales s'est à peine ridée, et l'horrible lutte de cinquante et un mois, qui révéla une France méconnue et magnifique, n'a pu changer les habitudes et troubler l'indolence routinière de nos artistes. Virtuoses et sociétés de concerts, à Paris et en Province, continuent à nous offrir des concerts d'orchestre et de chambre en tous points semblables à ceux cent fois entendus antérieurement à l'invasion boche.

Que l'on renonce maintenant à bannir complètement de nos programmes, comme on le fit au début de la guerre, les noms de Bach, de Mozart, de Beethoven et de Wagner, Maîtres vénérables dont les neveux et arrière petits neveux ont déchainé la longue horreur dont nous sortons, rien de mieux. Le nationalisme le plus intransigeant et le plus légitime ne peut faire table rase des trésors de peuples justement honnis. Pourtant, que l'occasion serait belle — elle est unique — de pratiquer un peu de nationalisme musical en recherchant dans notre vieux et inépuisable fond français des musiques nôtres dignes de supplanter parfois les musiques classiques d'Allemagne et d'Autriche ! N'avons-nous pas le droit, le devoir aussi, de nous enorgueillir de nos propres richesses, en les étalant au grand jour, de nous glorifier d'un passé splendide, de nous montrer fiers de notre race artistique, tout comme l'illustre défunt qui, si noblement et si joliment, signa ses dernières œuvres : « Claude Debussy, musicien Français ? »

Le roi des pianistes de France, virtuose au puissant génie, s'en est allé récemment faire une tournée en province et en Suisse. Il a répandu une fois de plus des concertos de Beethoven dont il est, d'ailleurs, un très noble interprète. Ne pouvait-il, en la saison de la Victoire, laisser dormir un peu les compositions de cet immortel génie, et, pour les remplacer, découvrir des productions moins connues, sinon aussi belles, dans le répertoire français du piano ou du clavecin ? On ne peut supposer qu'un professeur du Conservatoire national pêche par ignorance : il connaît sûrement les immenses ressources de notre histoire qu'il n'a pas pu ne pas explorer au cours de sa carrière d'enseignement supérieur. Qu'en est-on réduit à supposer quand un si éminent artiste sacrifie toute recherche à la commodité de répéter pour la millième fois une œuvre étudiée depuis vingt ou trente ans, qu'il a dans les doigts comme dans l'âme ?

Nos cantatrices ont-elles à se produire comme solistes dans un concert d'orchestre ? Pour faire valoir la souplesse de leur chant,

elles n'hésitent, pas plus au lendemain de la Victoire qu'à la veille de la guerre, à choisir une œuvre de Mozart. Certes, il est agréable d'égrener tel air fameux dont, dès l'école, on s'est entraîné à contourner habilement les écueils. Mais n'existe-t-il pas des mélodies françaises aussi charmantes et favorables à la voix que, par exemple, l'éternelle chanson des *Noces de Figaro* ? Que d'airs tendres et galants, que de brunettes délicieuses, que de jolies bergères du temps jadis pourraient, cette année, prendre la place des ariettes autrichiennes et permettraient de mettre en valeur la légèreté de la voix, grâce aux mille fioritures qui constituaient « le goût du chant ! » Et pas de peine à trouver ce nombreux et brillant répertoire, tantôt exquis et tantôt émouvant, puisque l'on réédita beaucoup de cantates anciennes, en dehors même de celles du grand Rameau.

Nos violonistes ne font pas plus d'efforts. Ils promènent inlassablement les mêmes concertos de Beethoven et de Mozart, mille fois répétés avant 1914. Leur talent réunit presque toujours en un équilibre harmonieux nos meilleures qualités nationales de grâce, de finesse et de simplicité, mais ils ne peuvent pas s'arracher à l'emprise tyrannique du répertoire étranger. Que ne l'oublient-ils, cet hiver, dans leurs cartons pour en tirer quelque grande pièce d'un de nos violonistes du temps passé, de ces illustres maîtres qui donnaient le ton à l'Europe musicale ! Au dix-septième et au dix-huitième siècle, l'école française du violon, rivale de l'italienne, brilla d'un éclat exceptionnel. Des articles érudits ont pris le soin de dépouiller de nombreuses œuvres oubliées et d'en donner des éditions récentes d'une richesse presque inépuisable et d'une beauté proprement inouïe. D'ailleurs, il suffirait de citer un seul nom, celui de J.-M. Leclair l'aîné, pour évoquer le souvenir de dix autres dont les concertos, aujourd'hui comme il y a un siècle et demi, enchanteraient la foule et exciteraient l'enthousiasme du public.

Plus, s'il est possible, que les virtuoses, les Sociétés de concerts encore existantes nous offrent, au point de vue national, un spectacle affligeant. Elles n'ont rien oublié et elles n'ont rien appris. A lire leurs programmes, on dirait qu'elles sont condamnées à rouler toujours le même rocher tout au long de la même route, à rebattre sans cesse un seul chemin si défoncé depuis des lustres qu'elles ne peuvent se tirer de ses ornières. De loin en loin, par un reste de pudeur, elles inscrivent sur leurs affiches le nom d'un de nos compositeurs ; elles lui font chichement l'aumône d'une audition unique et généralement bâclée qu'elles lancent injurieusement comme un os à un chien qui grogne. Puis, ayant ainsi jeté du lest, elles remontent rassérénées dans leur atmosphère habituelle pour se remettre à ressasser leur répertoire familial : et c'est Bach et Mozart, et c'est Beethoven et Schumann, et c'est toute l'Allemagne classique et romantique qu'elles célèbrent sans relâche comme sans discrétion, en attendant que l'apaisement, prématurément escompté pour l'après-guerre, leur permette de se livrer de nouveau au fructueux dépeçage des œuvres théâtrales de Wagner.

L'incurie de nos grandes Associations — ou leur ignorance — apparaît prodigieuse. Elles ne se plaisent qu'au travail banal et tout fait.

Que n'ont-elles la curiosité active et féconde des grands seigneurs d'autrefois qui entretenaient un orchestre, ou des Sociétés anciennes comme le Concert Spirituel de Paris et les Académies de province ! Ces institutions et ces Mécènes se montraient attentifs à toute la musique de France et des autres pays : la liste des auteurs qu'ils révélèrent au dix-huitième siècle est d'une importance incroyable. Ils n'hésitaient pas à envoyer au loin des émissaires pour découvrir quelque partition inédite et la copier de façon à révéler chaque semaine des compositions nouvelles ou des œuvres anciennes et oubliées. Il est vrai qu'ils n'avaient pas à leur disposition les collections des éditeurs modernes — trop souvent allemands — ressassées, rabâchées, mais si commodes pour l'organisateur pressé et sûr de la fidélité moutonnaire de son public. Quelle profitable leçon de variété et d'éclectisme trouveraient dans ces vieux programmes nos Associations actuelles, si elles avaient le souci de les feuilleter ! Et quelle moisson d'œuvres, vieilles, mais non vieillies, elles y pourraient faire ! Sans grand'peine, du reste, car des maîtres en érudition, se feraient certainement une joie de leur servir de guides dans la recherche fructueuse. Les musiques « de remplacement » des œuvres allemandes classiques, il n'en manque pas dans les innombrables partitions de Desmarests, de Campa, de Destouches, de Guillemin, de Leclair ; les ouvertures et les « concerts » abondent dans les Opéras de l'époque où régnait Louis XIV ou Louis XV, dans les Opéras-Comiques du temps où cette forme d'art constituait « le genre éminemment français ». Et il est une veine à exploiter avec les premières symphonies de chez nous qui nous montreraient la lente évolution de la coupe et de l'assemblage des morceaux dans cette forme dont les musiciens d'outre-Rhin n'ont eu ni la propriété exclusive ni même l'honneur de la création ! Si les Associations d'aujourd'hui n'ont pas le courage de soulever la poudre des bibliothèques et de reconstituer des partitions anciennes, besogne pourtant facile puisqu'on la laissait jadis aux mains de simples copistes, qu'elles prennent du moins la peine de jeter un coup d'œil sur les transcriptions que des musiciens contemporains ont établies : les travaux d'Expert et de Quittard, de la Schola ou des collaborateurs de l'éditeur Durand, d'autres encore, leur fourniront l'occasion de connaître des œuvres qu'on oublie, d'éveiller d'adorables Belles au bois dormant.

L'établissement d'un répertoire nouveau, choisi parmi des œuvres nées jadis sous notre ciel, serait peut-être un peu moins commode d'abord que le sempiternel rabâchage du même répertoire. Mais, pour les virtuoses et les chefs d'orchestre, qu'il serait honorable et bon de ne plus enfoncer des portes grandes ouvertes, de forcer d'autres portes que verrouilla l'indifférence, de permettre enfin à la foule musicienne de se répandre joyeusement parmi les jardins splendides où s'épa-

nouirent les fleurs de notre terre ! Qui nous ménagera, en ce temps favorable, l'heureuse et opportune surprise d'entendre les exultants *Te Deum* dont Lalande et ses confrères de l'Ancien Régime entrelaçaient les longues guirlandes mélodiques pour la célébration religieuse des victoires royales ? Qui éveillera les échos des musiques pompeuses écrites par des artistes de la Révolution et de l'Empire pour glorifier nos épopées nationales ? Quelle heureuse manière d'exalter la France éternelle, de rattacher les gloires présentes aux gloires passées en faisant sonner pour l'immense triomphe d'aujourd'hui les fanfares et les chorales qui en d'autres siècles éclataient magnifiques sous les voûtes de Notre-Dame tapissées de trophées et d'étendards, ou dans les temples de l'Être suprême emplis d'une foule naïve et enthousiaste ! De telles auditions musicales en montrant aux Français, dans des œuvres de chez nous, quelques-unes des magnificences banales devant quoi ils s'extasiaient quand ils les rencontrent dans une Messe solennelle signée de Beethoven.

Est-ce faire un rêve irréalisable, puisque nos armées viennent de mettre en déroute un ennemi formidable, de penser que nous pourrions abattre aussi notre routine musicale ? Au lendemain de la Victoire chèrement achetée au prix du plus pur de notre sang, ne manifesterons-nous pas dans tous les domaines la volonté, l'obstination, l'intelligence et la foi qui depuis cinq ans font l'admiration de l'univers ?

Ferions-nous preuve d'une prétention excessive en affirmant que les glorieux vainqueurs de la guerre mondiale ne doivent pas en matière artistique, manifester une mentalité de vaincus ?

LÉON VALLAS

